

Les cloches sonnaient à toutes volées, et, se hâtant vers l'église, les mamans en grande toilette, les papas, sanglés dans la redingote de cérémonie, conduisaient, glorieux et émus, les fillettes enveloppées du voile de mousseline, les garçonnets tout fiers de leur brassard d'argent.

Au premier rang des blanches colombes emplissant le modeste chœur, deux béquilles mettaient leur tache noire et le regard apitoyé se posait avec intérêt sur une communiant, la plus petite, qui, elle, oubliait certainement son infirmité dans la pure extase de ce beau jour. C'était Madeleine Prial.

Sa mère honnête ouvrière de campagne, avait épousé, à son retour du service, le fils d'un voisin, Pierre Prial, qui avait fait un congé en Afrique et décroché les galons de sergent sous les ordres de Bugeaud. Malheureusement, il avait rapporté aussi de la fréquentation des Bat' d'Af des théories subversives, des mœurs peu édifiantes et de fâcheuses habitudes d'intempérance. De plus, non content d'avoir à peu près perdu ses croyances de jeunesse, il raillait impitoyablement celles de sa femme, posant à la forte tête, au libre-penseur, ce qui lui valait une haute considération... au cabaret, dont il était un des habitués et où on le présentait comme une autorité aux commis-voyageurs en révolution, parcourant déjà les villages.

Cependant, ce n'était pas un mauvais cœur ; il y avait chez lui plus de fanfaronnade que de méchanceté réelle, et la petite ayant été malade peu après sa naissance, il avait couru de lui-même chercher le prêtre pour la faire baptiser.

C'est qu'il adorait sa *petite* ! Pour elle, rien n'était trop beau, trop bon, trop cher, et, certes, si quelque chose eût pu l'arracher à son vice, c'est ce petit être fragile, qu'il ne touchait qu'avec précaution, craignant de lui faire mal en l'embrassant. Et parfois, en le voyant jouer avec elle sur le seuil de leur maisonnette, la faire sauter sur son genou, lui chanter les refrains de son enfance, la mère attendrie se reprenait à espérer.

Malheureusement, quand il avait bu, il ne reconnaissait plus ni sa femme ni sa fille, et rien n'arrêtait son ivresse furieuse l'incitant aux pires excès.

Un soir, la laborieuse couturière, sur qui reposait en grande partie la charge de la maisonnée, achevait une toilette de communiant, à laquelle elle donnait un coup de fer avant de la mettre dans un carton pour la livrer, lorsque Pierre rentra, la démarche avinée, la langue pâteuse, les yeux troublés.

La vue de cette robe blanche l'irrita, comme une cape rouge le taureau, il se répandit en invectives contre les calotins et leurs mœurs :

— Je ne veux pas voir ça chez moi... Jette-moi ça au feu... plus vite que ça.

Sans répondre, elle se hâtait de plier le voile, la jupe.

Ce silence exaspéra plus encore le furieux ; il saisit le fer à repasser posé sur la table et, d'une main mal assurée, le lança à la tête de sa femme...

Un double cri... cri de douleur, d'indignation.

Le lourd projectile est allé s'abattre sur le berceau de la pauvrete, qui pleurait tout bas, réveillée par le vacarme ; elle avait les jambes brisées.

Subitement dégrisé, Pierre resta un instant hagard, épouvanté par devant l'enfant inanimée ; puis avec un rugissement de bête fauve, il s'enfuit dans la nuit sombre et jamais plus l'on n'entendit parler de lui...

La petite survécut, mais elle demeure infirme, et, pour la faire mieux soigner, la mère quitta le village et vint s'installer dans ce pauvre faubourg où, grâce à la protection de l'abbé Stéphan, elle gagnait honnêtement sa vie.

Mais, bien que la vue de ces tristes béquilles dût raviver sans cesse la